NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

62 Nº 8 1935

Dans le remous Gidien (1)

François PAPILLON

p. 844 - 862

https://www.nrt.be/en/articles/dans-le-remous-gidien-1-3525

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

DANS LE REMOUS GIDIEN

Un des admirateurs les plus lucides de Marcel Proust et d'André Gide (1), M. Benjamin Crémieux, caractérise leur œuvre littéraire dans les lignes suivantes : « Le nom de Balzac est lié à celui de ses principaux personnages et à la fresque sociale que leur assemblée compose; le nom de Proust est lié à des notions psychologiques : intermittences du cœur, temps retrouvé, etc.; le nom de Gide est lié à des attitudes morales : non conformisme, acte gratuit, évasion et surtout disponibilité ». Leurs points de vue sont différents mais ils se complètent plus qu'ils ne s'opposent et le critique peut très facilement retrouver leurs points communs : « Mais qu'il s'agisse de Gide, de Proust ou, vers le même temps, de Pirandello, un postulat commun les rassemble, à savoir que la personnalité est une illusion, que l'homme est une succession d'instants et de possibilités. Postulat très probablement faux, mais qui, en détruisant les « caractères » les « types », fondement de tout l'art psychologique d'Occident, a renouvelé la matière littéraire, en particulier la matière du roman et du drame et fait à l'inconscient (avant même le freudisme), à la sexualité et à l'ambivalence des sentiments (2) (déjà mise en valeur par Dostoiewski), une part qui leur avait été jusque-là injustement refusée. Tous les excès psychanalytiques ou autres ne sauraient faire oublier cet élargissement et cet approfondissement dans la connaissance de l'homme », nous dit le même Benjamin Crémieux.

L'éloge mis à part, la constatation valait d'être retenue, d'autant plus précieuse dans sa netteté qu'elle est dictée par l'admiration. Donc, moins de situations romanesques, plus d'études de caractères ou de développements d'une thèse, à la

(1) Cfr les deux articles précédents, *N. R. T.*, 1934 p. 952 et p. 1042.

(2) Le même amour sensible peut aboutir, dans son paroxysme, à l'étreinte passionnée ou à l'assassinat de la personne aimée.

manière qui plaisait tant aux prédécesseurs; mais, avant tout, dans le concret et dans l'intime, le jaillissement continu de la personnalité, retrouvé autant que possible dans sa richesse originelle; comme il apparaît, non seulement à la conscience claire, mais à la subconscience, avec la part immense de la sexualité, jadis un peu ignorée mais beaucoup trop relevée maintenant. Déplacement total du point de vue artistique : approfondissement dans la conscience et non dans la connaissance de l'homme, puisque tout le drame se passe en lui, et que tout l'art consiste à reproduire de façon aussi vive que possible les plus minimes pulsations intérieures de la vie sentimentale, en faisant du lecteur non plus le spectateur, mais l'acteur passionné de la pièce qu'on lui déroule. C'est tout cela, mais rien que cela, qu'on nous permettra d'appeler le « remous gidien ». Donc, avant tout, un procédé littéraire, une technique de romancier et pas nécessairement une dépendance d'idées.

En fait l'une est difficilement séparable de l'autre et l'on ne peut guère mettre au premier plan de la conscience les nuances les plus ténues de la passion, sans, par le fait même, l'affranchir de l'empire de la moralité et l'asservir aux parties inférieures d'elle-même. Mais en cette matière, toute généralisation est décevante et une étude d'ensemble dépasserait les limites de cet article; aussi se bornera-t-on à deux exemples particuliers, deux romanciers de grande classe, très lus dans les milieux bourgeois, aussi éloignés l'un de l'autre qu'il est possible et se ressemblant cependant par une peinture très avertie de la sensibilité humaine : Henry de Montherlant et André Maurois (1).

Henry de Montherlant.

Montherlant est un poète, une sensibilité frémissante, on verra

(1) Ces articles sont destinés à des prêtres, à des éducateurs; ils veulent les avertir à la fois des attraits (littéraires ou psychologiques) et des dangers (religieux ou moraux) que présente pour la jeunesse la lecture de certains auteurs contemporains. Il était donc nécessaire de signaler franchement les aspects malsains de ces œuvres littéraires, de présenter, dans leur crudité, quelques passages caractéristiques. Nos lecteurs comprendront les hautes raisons de ces citations.

à quel point; un créateur de rythmes et d'images inoubliables. Pour en juger il suffirait de citer, en prenant au hasard, tant le choix serait embarrassant (1). A propos de son œuvre, on a parlé de « roman lyrique » et l'on a raison. Le seul personnage véritablement dessiné dans ses grands romans se confond en bien des points avec l'auteur lui-même. Même quand, persuadé que « le grand souci d'art doit être celui du mot propre et de ne rien ajouter », il s'efforce d'éteindre son style, la sensibilité l'emporte encore, avec l'outrance de la pensée, et ce qui se pose en philosophie est, en réalité, attitude de sentiment beaucoup plus qu'affirmation de raison; sans l'excuser, cela nous permet de le

(1) Dans *le Songe* l'épanouissement de la lumière sur la tranchée qui se réveille : « Alors des confins du levant, sans que le soleil fût visible, une marée d'or déferla, qui ne s'écartait pas du sol, et les hommes qu'elle baignait à mi-corps, comme touchés d'un charme, se mettaient à bouger. A mesure qu'elle s'élevait, les hauts troncs droits et nus, sous la voûte encore toute nocturne, semblaient des fusées de lumière jaillissant du sol, au travers desquelles on eût passé la main, ou bien de grands cierges diaphanes dressés pour le dieu inconnu. Les lointains de couleur primevère allumaient lentement le peu qu'on voyait de ciel bleu. De branche en branche, avec un grêle tapage, volait l'annonciation des oiseaux » (p. 187).

Le coucher du soleil un soir de bataille :

« On n'entendait plus un bruit. Là où descendait le soleil, le ciel était violâtre, pareil à une immense plaie. Au loin deux fermes brûlaient, les deux fumées montaient droites, se dissipaient sans avoir été dérivées : on eût dit que cet air percé et percé tant de fois était tué enfin, lui aussi, avec tout le reste... A peu de distance les maisons du hameau, ébranlées par le souffle des obus, ne s'étaient pas écroulées, mais cabossées, fléchissantes de côté et presque en accordéon, telles des lanternes vénitiennes qui s'affaissent : fantastique spectacle que ces demeures d'hommes qui s'en allaient de tous côtés, à droite, à gauche, comme pétrifiées dans un fou rire qui les tordait ou les soubresauts d'un monstrueux rigodon. La nuit descendait. Tout le champ d'où s'était retirée la fière bataille, sous cette lividité du crépuscule, était pareil à une chose qui a servi, à un décor après une pièce qu'on ne jouera plus, à un char de carnaval après la fête. Ici, là, des corps étaient étendus, et dans cette couleur incertaine, on ne distinguait plus bien leurs uniformes, comme s'ils étaient tous d'une même patrie, et si c'était par une méprise abominable qu'ils s'étaient, les uns les autres, égorgés. Soudain, comme par un déclic, l'avant-bras d'un cadavre se leva restant dressé. Tout fut plus inerte à l'entour. Pareille à une petite lampe au-dessus de ces choses basses et qui commençaient à se confondre, la plaque à son poignet étincelait » (p. 254, 255).

comprendre un peu mieux et nous montre à quel point son œuvre est expliquée par sa personne.

Avant la guerre, il fait à l'École Sainte-Croix de Neuilly d'excellentes humanités. Ses premières œuvres flambent d'un enthousiasme un peu juvénile, mais bien sincère, pour les héros grecs de caractère un peu conventionnel qui nous sont donnés par les poèmes et les céramiques, et en qui son imagination admire le type de la beauté harmonieuse et de la force rythmée; la première étincelle avait dû jaillir dès le collège. De cette époque aussi les premiers contacts avec le sport, même le sport violent, la lutte avec la bête. A treize ans il s'exalte en assistant à une corrida; à quinze, il a déjà tué son premier taureau suivant toutes les règles de l'art et vu son exploit célébré dans le journal.

Il pleure d'émotion à la lecture de Maurice Barrès, et *Le Songe* publié en 1922 nous témoigne de l'influence que Gide a prise sur son esprit. Sur sa façon de comprendre le christianisme à cette époque, nous avons, comme documents, *la Relève du Matin*, les confidences qu'il fit à Frédéric Lefèvre, les renseignements qu'il nous donne sur la vie religieuse d'Alban de Bricoule, les *Notes Relatives à la Religion et aux Passions* (*Nouv. Rev. Franç.*, 1er Mai 1923). De cet ensemble, on peut conclure que, séduit par la splendeur des cérémonies catholiques et la beauté morale qu'inspire la religion, il adhéra au Christ de toute son âme, avec toute l'intensité de sa sensibilité, mais qu'il n'a jamais compris le caractère absolument obligatoire et la surnaturalité de la foi; qu'elle est toujours restée en lui une émotion purement humaine que l'on accepte ou dont on se déprend au gré de sa sensibilité. Sans cela, aurait-il jamais pu dire sincèrement : « Plus je serai sacrilège, plus je serai près de tomber à genoux. Si, pour un instant, je feins de croire, je sens avec une force merveilleuse que c'est le Christ lui-même qui me dicte mes blasphèmes contre lui. Mais il faut que j'aille plus loin encore dans les blasphèmes, que je délivre tout ce qu'il y a en moi qui se hérisse au nom du Christ. Il faut que je lui fasse subir en moi toute une passion afin que je l'y tue et qu'il y ressuscite.

Demandez aux vrais chrétiens si je ne suis pas dans l'esprit du christianisme » *(Fr. Lefèvre. Une heure avec Henry de Montherlant, dans les Nouvelles Littéraires* 10-11-1927).

Devant Frédéric Lefèvre, il accuse les prêtres de Sainte-Croix de « s'en être fiché ». Traduisons, en remettant dans son contexte le passage de *La Relève* auquel il nous réfère (*Rel.*, 35 et suiv.), que pour lui et un certain nombre de ses camarades la discipline du collège pesait lourdement parfois. Il fut, lui-même nous le dit, renvoyé durant sa philosophie, mais il resta en assez bons termes avec ses maîtres pour écrire *La Gloire du Collège* dans *La Relève* et pour porter un toast enflammé lors de la première réunion des anciens qui suivit la guerre.

Alban de Bricoule était né : « J'ai été pendant près de dix ans Alban de Bricoule, mais je ne pouvais le demeurer toujours. Un moment est venu où cette ombre de mes dix-huit ans s'est séparée de moi... J'ai l'impression d'avoir vécu pendant longtemps dans une sorte d'adolescence retardée. La guerre n'a pu y mettre fin.

« Elle fut pour moi une entreprise gratuite que j'ai faite en qualité de volontaire sur mon seul désir. Je n'ai jamais senti peser sur moi l'obligation qui amenait et maintenait dans les tranchées mes camarades de combat. Après la guerre, le sport m'a prolongé dans cet état bienheureux. Et puis mon plaisir s'est éteint. La grâce m'a été retirée. Alors une grande période de découragement a suivi pour moi. J'ai voyagé, je me suis cherché ailleurs sans me trouver nulle part. C'est peut-être ainsi que j'ai découvert la vie. » (*R. des deux Mondes*, 1-4-35 p. 583)

Puisque lui-même nous y invite, nous pouvons, non pas rechercher Montherlant dans Bricoule, car cet Alban n'a jamais vécu et n'est pas très vraisemblable dans l'exaltation de tous ses sentiments et son paroxysme continu de grandeur, mais essayer de retrouver en lui quelques-unes des principales idées que son auteur prétend avoir vécues lui-même et enseigner à ses contemporains. Singulière figure, maintes fois décrite et critiquée au point de vue moral, et qui n'a cure des normes communes qu'elle prétend bien dépasser en fixant elle-même les règles de

l'héroïsme. Inutile de refaire ici ce que d'autres ont déjà très bien fait; qu'il suffise de recueillir et de juger les impressions que produit cet extraordinaire bonhomme dans le lecteur moyen qui le regarde évoluer sous ses yeux.

De la sympathie tout d'abord, presque de l'admiration. On est devant un de ces héros nullement embarrassés du banal accomplissement de la vertu dans le train-train de la vie quotidienne et repoussant la plus minime contrainte venant de l'extérieur, mais s'imposant des sacrifices énormes quand cela vient d'eux, parce qu'ils ont senti un appel intime à la grandeur morale. En dépit d'une santé précaire qui, à plusieurs conseils successifs, l'a maintenu à l'arrière comme auxiliaire, Alban sacrifie sa sûreté, une amie très chère, une vie de tout repos, pour le front avec son austérité et ses dangers perpétuels; et cela à froid, sans aucun emballement patriotique, uniquement par désir de se dépasser lui-même en bravant le péril. Pas le moindre calcul. Il sent monter en lui la vaillance comme la force même de la vie. En entendant gronder toutes proches les panthères du Jardin d'Acclimatation, « il se dit seulement : « La brise vient du Sud », et ce mot excita son éternelle nostalgie du Sud qui se mêla à celle du printemps. Il sentit bien que, dans son brusque besoin de la guerre, il y avait l'anxiété que sa vie n'égalât pas en beauté le printemps, et que la beauté du printemps fût inemployée et perdue. En cette minute peut-être, réveillés par la même émotion, des êtres décidaient de partir pour le Lac Majeur.

« Une cagna, de la misère, de la mort... Je montrerai que je puis supporter l'excès de la misère comme j'ai supporté l'excès de la volupté. Ainsi Alcibiade et César et Catilina. Je souffrirai, je rachèterai mes péchés... » (*Songe*, 11-12).

Arrivé au front, il goûte les joies d' « un jeudi sans fin ». L'ivresse de frôler la mort, de vivre double en se raidissant contre le frisson et de renouveler le plus souvent possible, même au prix des plus folles imprudences, les sensations ressenties alors (*Songe*, 115-116); l'émotion intense, véritable retournement de l'être tout entier après avoir abattu un

ennemi à bout portant, suivie du débridement fou de la haine de race, pour le seul fait d'avoir tué (*Songe*, 124-126); ce qui ne l'empêche pas, peu de jours après, de braver toute discipline pour consoler des ennemis blessés (*Songe*, 233-236). Tout cela mélangé avec le plaisir un peu lourd, mais débordant, d'être débarrassé des conventions mondaines et des servitudes sociales, de pouvoir, chose immense, se salir les molletières exprès, sans que personne ne lui dise rien. En somme, la plus parfaite expansion de la nature, dans ses élans magnifiques comme dans ses penchants les plus abjects, toujours avec assurance, sans la moindre hésitation, en prenant la vie comme une conquête de soi-même devant le danger, — et c'est la grande fierté — une démonstration de sa force et de son indépendance absolue, c'est la grande joie.

Non seulement de la vaillance, mais une sensibilité étonnamment riche, et qu'il faut étudier en détail, car elle suffit à caractériser Montherlant. Tout d'abord la grande et belle affection pour le camarade de sport ou de tranchée, Peyrony dans les *Olympiques* ou l'aspirant Prinet dans le *Songe*. Il l'avait rencontré un beau soir de l'année précédente et s'était senti poussé vers lui par une instinctive sympathie, absolument inexplicable dans la diversité absolue de leurs caractères, mais d'autant plus sacrée pour un tempérament comme le sien, tout d'une pièce, encore sain et non mordu par la vie. Partant au front, il veut être dans son régiment, le retrouve à tous les moments libres, semblant ne se plaire qu'avec lui, quoique Prinet lui soit bien inférieur dans toutes les qualités humaines. Jusqu'à la fameuse nuit du 19 juillet 1918 passée côte à côte sous le bombardement, où, pour couvrir son ami, bouleversé par un éclatement, Alban se dépouille de sa capote et grelotte allègrement dans la fraîcheur qui précède l'aube en le regardant dormir tranquille. Au matin, brutalement, il tue le chien de l'aspirant, en sachant très bien la peine qu'il lui cause. Celui-ci, bouleversé, part pour l'attaque sans rien dire. Bricoule, désolé, ne veut pas cependant courir après lui pour demander pardon, mais il cherche vainement à le retrouver durant toute une

journée de bataille ; il est effondré à l'annonce de sa mort et se fait évacuer vers l'arrière, refusant de partager encore des périls dont l'ami serait absent.

C'est vrai et touchant, naïf et un peu brutal. Quoiqu'il se barde de rudesse, il a le cœur aussi vibrant que n'importe qui... et même aussi une sensualité toujours en éveil, cherchant partout à se satisfaire et peu regardante sur la qualité du plaisir pourvu qu'il soit intense et qu'on puisse l'obtenir sans s'exposer aux moqueries ou sentir se détendre en soi la conscience de sa force, qui, pour Montherlant, se rapproche un peu trop de la brutalité.

Rien que dans le *Songe*, se trouve une galerie singulièrement édifiante, dont le détail serait déplacé dans cet article si l'on ne voulait donner au lecteur l'occasion de juger sur pièces. Le plaisir de la chair est, avec la vaillance, un des thèmes essentiels du poème. D'abord l'évocation de Douce, la fille facile, méprisée pour sa bêtise mais qui jamais ne se refusa, et dont jamais Alban ne souffrit ; il en conserve l'odeur le plus longtemps possible pour revivre tout seul les plaisirs qu'elle lui procura, et sa chair n'en est pas déshabituée au milieu des austérités du front. Il y a ensuite les innommables créatures des villages de l'arrière du front, avec lesquelles parfois, le soir d'une journée très rude, il ranimait son courage : et cette menace plus proche de la mort réveilla sa sensualité. « Encore une fois avant de mourir ; encore une fois et j'accepte de mourir ». Il regarde à peine la figure et ne veut rien avoir de commun avec la femme que « cette haute seconde aveugle et dévorée ». Dominant l'ensemble, l'intrigue avec Dominique, la belle camarade de sport qu'il avait d'abord désirée comme tant d'autres femmes. Bientôt, il se borna à l'entourer de vénération, d'un sentiment qui, à son point parfait, excluait le désir, que le désir eût dénaturé et déprécié. Donc pour Douce et les filles ordinaires la recherche de la jouissance, pour Dominique le respect.

Mais, même dans ce dernier cas, ne crions pas trop vite à la « victoire de l'ordre », et dans le chapitre un peu troublant par

la crudité de ses descriptions, qui porte ce titre, nous pouvons nous apercevoir qu'il s'agit avant tout d'un hédonisme assez raffiné, qui veut pouvoir goûter esthétiquement un beau corps, sans transformer ce « type de pureté en un type d'impureté » en ajoutant à sa contemplation artistique la volupté charnelle. (1) Il renonce à la « possession » mais il se soûle du désir; il aime trop pour s'exposer de gaîté de cœur aux désillusions, et la licence totale y conduit. Aussi, parce qu'il est un « fort » et que rien n'est plus avilissant que les pamoisons amoureuses sur l'épaule d'une femme. Et quand il s'enfuit loin de Dominique humiliée et brutalisée; devant l'orage qui éclate, il s'agenouille sous un grand arbre, et fait à Dieu une prière terminée par ces mots étonnants « Encore une fois, je vous le répète, il vous appartient que j'entre dans les ordres : donnez-moi seulement la haine de votre acte de chair, si vraiment vous le pensez mauvais, car pour moi il m'est doux par-dessus les douceurs de la vie. Mais d'abord, beau Dieu, après cette tourmente, faites-moi un signe afin que je sache. Assurez-moi en la grande

(1) Dans l'enquête sur les Maîtres de la jeune Littérature, Montherlant prend plaisir à se réclamer de Barrès, et nous le verrons souligner ce qui le sépare de Gide (un tel patronage serait gênant pour un écrivain de droite). En fait il tient beaucoup du premier en qui se trouvent déjà, par exemple, le totalisme moral, le culte de la grandeur et de la force, les rythmes musicaux et les belles images poétiques, mais l'influence qu'a eue sur lui le second est indéniable. On n'en veut comme preuve que la séparation de l'amour et du plaisir, réservant la volupté au contact de ceux qu'on méprise et refusant de souiller le véritable amour par la volupté sensuelle (Douce et Dominique), le désir d'épuiser toute joie, le détachement des « *Voyageurs traqués* », l'irréligion, etc... Nouvelle ressemblance, l'immoralisme de Dominique qui rappelle celui de Michel dans « *l'Immoraliste* ». Elle se complaît aux joies malsaines de son amitié sensuelle avec le blessé Bouchard, revanche de la continence que lui imposait Alban. Elle s'exalte de rejeter toute contrainte : « Comme tout tombait dès qu'il s'agissait de son plaisir. Pas même de son plaisir. Comme tout tombait dès qu'il s'agissait de rejeter! Rejeter! Rejeter! Rejeter! Son geste essentiel était bien celui de rejeter! S'évader, glisser, non seulement hors des soucis et des responsabilités et des obligations, mais hors de tout ce qui ne vous est pas agréable! (*Songe*, 105-106). Il est vrai que la « force » lui fait éprouver un humiliant dessous, mais Gide lui-même refuse qu'on cède toujours aux blandices.

joie du nom chrétien ». L'orage s'apaise, Alban est intact et il exulte. Dieu a parlé, autorisant sa façon d'agir!

« *Les Bestiaires* », roman taurin qui veut être un poème épique, sont aussi un chant de luxure. On y trouve sans doute des descriptions magnifiques et les pages relatives à l'amitié d'Alban pour le petit Sévillan « Jesus » sont aussi émouvantes que celles du *Songe* consacrées à Prinet. Mais le sujet véritable est le partage d'une sensualité d'adolescent entre l'amour de la femme et celui du taureau, suivi de la victoire de la bête. Le soir, dans les faubourgs, Alban s'essaie à aguicher les cigarières avec une audace qui l'enchante lui-même (il ne s'agit que de son plaisir). Durant la procession de la Semaine Sainte, dans le trouble de ses sens, il étreint une femme qui s'enfuit. Devant Soledad, la fille noble, ce n'est plus seulement le désir mais le sentiment, avec toutes les nuances du respect et des convenances, qui remplissent les yeux et la sensibilité du fruit défendu mais interdisent d'y porter la main. Aussi, en des tableaux assez troubles, nous le voyons céder peu à peu à l'emprise de la femme jusqu'au moment où, devant les exigences de Soledad qu'il juge humiliantes pour sa fierté masculine, il se rebiffe et reporte sur le taureau, velu et méchant, au pelage couleur de marron d'Inde, contre lequel il doit combattre, l'attrait qui jusqu'alors l'attirait vers la jeune fille. Montherlant, malgré ses audaces, a trop le sens des convenances pour nous représenter de façon crue des scènes de bestialité, mais il tient à nous éviter toute méprise sur le sentiment qu'il éprouvait en allant se mesurer avec la bête; cela dans la même interview donnée à Frédéric Lefèvre où il nous présente la pédérastie comme très naturelle, et le contact avec la bête comme presque sacré...

Aucune scène de ce livre n'est grandement dangereuse à elle toute seule, mais il est difficile de trouver un ensemble plus déprimant, car l'auteur excelle à éveiller en ses lecteurs l'émotion trouble de tout l'être, d'ordinaire à peine devinée dans la subconscience que cause le contact avec le vivant, bête ou homme, et

qui chez lui vibre toujours avec des résonnances sexuelles (1). Ce charnel recherche le plaisir le plus intense possible et veut le goûter dans le plus d'objets possibles. Dans le *Songe*, Alban a peur de mourir sans avoir suffisamment usé des êtres, et Gide dans « *les Nourritures Terrestres* » craignait qu'un désir non satisfait dans cette vie ne le tourmente en l'autre. Dans les « *Notes sur la Religion et les Passions* » publiées dans la *Nouv. Rev. Franç.* en 1923, *Montherlant* a demandé que l'Église lui tolère des désirs lubriques « rendus plus inéluctables par l'emportement de mon caractère et par le vœu même de la nature, car les désirs de ces actes, insatisfaits, empoisonneraient ma vie entière, au lieu qu'en les accomplissant je les tire de moi et je reste pur ».

Je les tire de moi et je reste pur : c'est le privilège de la personnalité puissante du héros de pouvoir amalgamer en lui-même les contraires dans tous les ordres, sans rien refuser de ce qui est humain. Écoutons cette strophe où Alban se décrit : « Ayant un esprit, il est intelligent; ayant un cœur, il est héroïque; ayant des entrailles, il est voluptueux; autour de ces trois âmes, ayant une enveloppe de chair, il est fort et beau. C'est ainsi qu'il réalise tout l'humain, et qu'il le maintient en équilibre, par l'œuvre de la providence, et par celle de sa volonté. En lui rien n'est exclusif. Il partage les plaisirs des anges et les plaisirs des loups et des chiens. Il est réaliste et mystique, impulsif et fécond en calculs, athlète de corps et de caractère; il a l'exactitude du docteur et la folie du poète, la connaissance et la puérilité. Il donne le bien et le mal ainsi que l'arbre, le ver et le fruit; le oui et le non se touchent dans son cœur, comme deux têtes sur le même oreiller » (*Nouv. Rev. Franç.*, n° 116, p. 768).

Nous arrivons ainsi au totalisme moral, pôle de la pensée de Montherlant (dans la mesure où elle est bien une pensée et non une simple effusion de sensibilité exprimée en termes

(1) C'est le sens qu'il faut donner à son mithraïsme lyrique : une communion de la sensibilité avec une chair vivante et vigoureuse, sans qu'aucune image ne distraie de cette émotion vague et un peu indistincte.

généraux) : pour la conduite de sa vie, le fort ne dépend que de lui-même, car il ne demande rien à personne, pas même une assurance pour un hypothétique au-delà. Dès lors il n'aura cure des notions communes de devoir et de péché, car il peut harmoniser les contraires dans la richesse de sa nature, ou plutôt de son lyrisme, ce qui signifie de son désir, « comme un sang riche uniformise les pigmentations différentes de la peau » (*Songe*, p. 124). C'est que tout désir, pour se réaliser, est source d'action, d'action d'autant plus intense que lui-même est plus violent. Donc ne pas reculer devant les extrêmes, extrême du désir ou de l'héroïsme, simultanément quand c'est possible, sinon successivement, pour ainsi dire, par alternance; car, pour employer une expression de Pascal, « On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais en touchant les deux à la fois et remplissant tout l'entre-deux ».

Leit-motiv déjà énoncé nettement dans le *Songe* mais exprimé dans les « *Fontaines du désir* », livre qui consomma la rupture avec l'Église avec une crudité de lyrisme érotique dépassant ce que l'on peut imaginer (1). En réalité absurdité psychologique, détournant de son vrai sens une vérité incontestable. La force

(1) On voudra bien nous excuser de citer intégralement une page de ce « lyrisme » qui va jusqu'à la frénésie morbide; elle sera utile aux lecteurs en leur montrant jusqu'où un esprit humain peut en arriver dans ce domaine. « Dès mon enfance, j'ai eu l'obsession des formes mi-animales, mi-humaines sorties du génie antique; elles me faisaient rêver d'un état où je posséderais, sentirais et m'assouvirais plus complètement, où je serais aussi mieux contenté : ayant toutes les natures et les plus contraires, quoi qu'il arrive, il y en aurait toujours une au moins qui serait satisfaite, et je pourrais dire sans interruption : « O monde, je veux ce que tu veux ». Dans les musées, cette angoisse de ne pouvoir tout embrasser par l'intelligence comme par les sens; autour des corps nus, cette torture de n'avoir pas vingt jambes et vingt mains, comme les divinités hindoues, pour jouir de vingt fois plus de contacts, et toujours, cette nostalgie de l'ubiquité, cette nostalgie de l'universalité, cette rage de n'avoir pas en soi une source inépuisable de désir, pour ne plus être hanté par le spectre de la satiété, de n'avoir pas dix mille membres virils... mais ce ne serait pas encore assez, je regretterais le corps, le dix mille et unième corps qui me serait défendu. Être la matière, et puis elle se fond dans le bestial et dans le bestial être toutes les espèces, à chaque instant s'évadant de l'une dans l'autre, et du bestial se transformer insensiblement dans l'humain; être tous les sexes et tous les âges, à chaque instant

de la personnalité est dans l'énergie du vouloir réfléchi et non dans un jaillissement continu d'individualités successives, comme le supposerait la possibilité de vouloir avec la même intensité une chose et son contraire l'instant d'après. Rêve de lyrique pouvant donner le change de façon désastreuse. Alban est un exalté, toujours sous pression d'héroïsme et de lubricité; magnifique dans l'un, il risque de faire trouver l'autre tout naturel; et, en vivant longtemps dans son ambiance, on doit perdre le goût de la pureté morale, la délicatesse de la chasteté.

Ses très graves défauts ne peuvent cependant rendre compte complètement du succès que connaît Montherlant. Il y a autre chose que l'Académie Française a entendu récompenser l'an dernier par le Grand Prix de Littérature, et qui fait de lui un auteur très apprécié dans les milieux militaires; c'est « son amour pour le réel, sa fidélité à un sentiment qui devient rare aujourd'hui, qu'on l'appelle fierté, dignité ou culte d'une certaine hauteur morale » nous dit le Secrétaire perpétuel, M. René Doumic, dans son rapport sur les concours littéraires de 1934 (*Temps*, 21-11-34). Telle est la mention du palmarès mais quelle est au juste cette « *hauteur* », véritable obsession de Montherlant, et qui pour lui tient lieu de tout le reste? Il n'en donne pas la définition, mais nous pouvons conclure de sa vie et de son œuvre que c'est l'affirmation et l'épanouissement d'une personnalité aussi vigoureuse et aussi conquérante que possible, ce qui peut très bien s'allier avec la frénésie érotique et les pires dévergondages du sentiment.

Affirmation, tout d'abord en soi-même, par la conscience intime de sa noblesse et de sa grandeur personnelle avec l'horreur de ce qui ressemble, même de loin, à l'humilité chrétienne. Dans la « *Relève du Matin* », pourtant si pleine de sève chrétienne, il s'extasie devant la protestation d'innocence d'un camarade dont la bouche avait été tentée par les plus

s'évadant de l'un dans l'autre et de là devenir le surhumain, par transitions, toujours, et de là redevenir le bestial sans avoir jamais cessé d'être le divin, et cela, sans cesse, sans cesse, comme l'homme et le serpent dans le septième égout de Malebolge, échangent continuellement leurs êtres » (*Font.*, 39, 40).

pourpres fruits : « Cela m'est égal de mourir, je n'ai jamais rien fait de mal ». Évidemment tout n'était pas parfait en lui, mais rien de généreux ne lui avait été étranger. « Son être entier n'avait été qu'une seule aspiration à s'élever et s'élever toujours dans un sentiment toujours plus exaltant de soi-même vers le plus haut développement humain, et cette noblesse n'engendre pas seulement une présomption de noblesse pour tout le reste, c'est une rédemption en bloc pour tout le reste ». (*Rel.*, 51-52). Dans la seconde interview à Frédéric Lefèvre, nous avons : « Gide comprend l'état d'âme de ceux qui se sentent coupables. Je ne comprends et je n'aime que l'état d'âme de ceux qui se sentent innocents » (1). Innocents sans rien changer à leur nature et retrancher quoi que ce soit de leurs plaisirs ! Les « *Notes sur la Religion et les Passions* » en font une condition sine qua non de son adhésion au catholicisme. Il juge normal que le Dieu auquel il demande si peu (l'athéisme lui irait comme à un poisson dans l'eau), ne lui demande à son tour que peu de choses, en tout cas pas cela (2).

(1) Ce qui est encore être gidien en supprimant le péché.

(2) Dans son outrance paradoxale une telle exigence fait sourire, mais une méthode d'éducation qui viserait *avant tout* au développement de la personnalité dans l'ordre naturel serait presque aussi éloignée de l'esprit du Christianisme. De toute évidence, grâce et foi ont, pour produire leurs actes surnaturels, besoin d'assumer une personnalité humaine, qu'ils épanouissent en la faisant agir dans un ordre supérieur, sans l'amoindrir en un seul de ses constitutifs essentiels. Pour cette raison, aucune vraie qualité humaine n'est incompatible avec la surnature.

Mais la nature, qui dans l'ordre historique n'a de raison d'être que par sa destination à la grâce, ne peut admettre, pour rester dans l'ordre, de développement ou de jouissance non référable à la fin surnaturelle. D'autre part l'épanouissement de la nature promis au chrétien n'est pas absolu, mais conditionné à l'acceptation en esprit et en vérité du dépôt révélé qui prêche l'abnégation à la suite du Christ. Par ailleurs, il est indirect et non nécessairement sensible, venant de l'unification de nos tendances dans l'ordre supérieur de la charité. L'oubli de ces distinctions fondamentales a introduit tant de confusions dans la question de l'*humanisme*. La culture purement humaine de la nature est un non-sens pour le chrétien, aux yeux de qui l'homme n'est parfait, même dans l'ordre naturel, que par le Christ, mais le mépris de la culture humaine totale serait une mutilation de l 'harmonie providentielle.

Après s'être posé en face des hommes et de Dieu, affirmer et développer sa personnalité, non par des exercices quelconques à la portée des médiocres. La guerre tout d'abord, avec son indicible sérieux et son austérité continue, où l'on fait œuvre de vaillance en jouant avec la mort et le frisson qu'elle fait courir sous la peau, œuvre de violence en donnant soi-même la mort à d'autres hommes, où tout l'homme est exalté mais harmonisé dans l'héroïsme.

Ensuite, cette alacrité pleine de force est entretenue et développée par les sports, que Montherlant a pratiqués plus qu'un autre et célébrés mieux que personne. Non point la partie de basket ou de foot-ball, jouée par intervalles pour détendre les nerfs fatigués, mais les sports occupant l'homme tout entier inlassablement par l'entraînement et les interminables sélections qu'ils supposent. Magnifique école d'endurance, de sérieux, de renoncement et de pondération, ils assouplissent et fortifient le corps, disciplinent même l'esprit en purifiant le sang. L'amitié et la discipline sportive sont une excellente préparation à la camaraderie et à la subordination militaires; le culte de la «forme» et de la force du corps, une excellente sauvegarde de la chasteté.

Tout cela peut très bien passer, en mettant à part l'orgueil passé à l'état de vertu et l'indépendance à l'égard de Dieu; ce qui est absolument inadmissible c'est un ramassis de racourcis un peu puérils et de simplifications primaires par lesquelles on prétend nous donner la philosophie du sport, qui se trouvent déjà dans Barrès et Maurras mais qui ont dû un instant de notoriété au renom de leur nouvel auteur.

Les critiques se sont plu à citer de larges extraits des 25 premières pages du *Paradis à l'ombre des épées;* le lecteur n'a qu'à s'y reporter. Il semble préférable, les yeux sur le texte, de rechercher l'ossature interne, la pensée profonde, les choses sous les mots.

D'un mot, c'est la glorification du fini, du corporel, du mesurable, et son opposition à l'indéfini, à l'invérifiable, au spirituel pur; l'une et l'autre symbolisées sous les deux noms de Tibre et d'Oronte. Oronte : le christianisme, le messianisme,

le byzantinisme, le bolchévisme, l'humanitarisme, etc...; sur son sceau est placé un cœur. Tibre au contraire, tout ce qui est viril, fondé sur la nature et la raison, tenant pour le fini et voulant y réaliser l'ordre, mais un ordre fini, conscient et fier de sa limite : le catholicisme romain, à cause de la part qu'il donne au corps; la Renaissance, le classicisme, les nationalismes, etc.

Détaillons l'éthique de cet ordre du Tibre (On remarquera la concision voulue des préceptes, qui résonnent comme une proclamation militaire) : Couper les ponts avec l'infini, l'au delà, se cantonner dans un présent bien palpable : « La limitation et sa conséquence, le moindre rôle du mystère » « Ce qui est, prenant le pas sur ce qui paraît; ce qu'on mesure sur l'incommensurable ».

Malgré tout, la vie prise au sérieux, mais par une détermination personnelle, et non pour obéir à une loi extérieure, en sachant la vanité des résultats obtenus, et en agissant malgré tout comme si l'on croyait à leur valeur. « La vie comme une partie de football, on convient qu'il faut la prendre au sérieux; le talent tenu pour une fin, n'attendant pas de salaire (la vie comme un talent). »

Avant tout la valeur, ce qui signifie la force, mais la force disciplinée et harmonieuse de l'homme tout entier. « La notion de manque de valeur substituée à celle de péché »... « L'œuvre de chair jugée nuisible, non de désobéir à une loi écrite dans le ciel, mais d'être un danger pour la valeur »... « Le corps remis dans sa personnalité et dignité et distingué naturellement de la chair »... « Le cœur courage, le cœur foyer de la vertu ».

Pour traduire et entretenir cette force, le dépouillement et une certaine austérité. « Le dépouillement dans le corps (entraînement), dans l'habit (demi-nudité), dans l'épreuve (le style), dans les mœurs (lacédémonisme) ». etc etc.....

Quoique Montherlant préfère nettement le Tibre, il ne condamne pas l'Oronte et veut même le voir mélanger ses eaux de temps à autre avec celles du grand fleuve de force.

Dans « *Aux Fontaines du désir* », publié à la fin de 1927, il nous présente, avec la puissance qu'on a déjà signalée, le

bouillonnement des passions et des ambitions humaines, leur faillite devant la réalité qu'elles ne peuvent maîtriser, et leur exaspération progressive qui les fait pour ainsi dire se dévorer elles-mêmes. Tout goûter, tout éprouver successivement, le permis et surtout le défendu (le héros n'a de règle que son désir), voir les objets vers lesquels on tend de tout soi-même perdre, avec la connaissance que l'on en a ou la facilité de les obtenir, une grande partie du charme dont les revêtait notre avidité. Se sentir soi-même mourir un peu avec ce qui faisait la vie, mais l'accepter avec le sourire, pourvu que l'on garde toujours aussi vivante que possible la ferveur de son désir.

Chercher à agir, à produire de grandes œuvres ; d'Annunzio est magnifié pour ses exploits de guerre et le coup de main de Fiume, Barrès persiflé pour sa vie bourgeoise et parlementaire, accusé d'avoir connu seulement en imagination le « sang », la « volupté » et la « mort ». Là encore, désillusion : notre œuvre nous échappe, ou bien nous-mêmes nous lui faisons défaut, et sur nos contemporains notre pouvoir est aussi illusoire que sur les événements. Devant cette faillite nouvelle de nos ambitions, ne pas faire à la divinité l'honneur de nous irriter. L'action se termine en elle-même ; frustrée de son résultat, elle est encore meilleure que le néant ; elle est de l'être, l'épanouissement de nos facultés, elle est un jeu....

Tel est ce goût de « la grandeur morale » qui a séduit M. René Doumic et préparé à son possesseur une maturité entourée de considération, aussi bien de la part des purs littérateurs, que des milieux bourgeois de droite. Il a aspiré un moment à prendre la place laissée vide à la mort de Barrès, à être le maître de l'énergie nationale. On ne peut nier que son talent hors ligne de styliste, la chaude cordialité, la conviction profonde de tout ce qu'il écrit ne puissent impressionner et prédisposer le lecteur à recevoir son message. Dans ce message lui-même, il est des choses attirantes et même élevantes par leur noblesse : ce goût de

l'action intense, le mépris de toute chose en dehors d'elle. Bien des choses décevantes aussi : cette action pour elle-même, quels qu'en doivent être les résultats, à qui son individualisme foncier semble enlever toute raison d'être, car le grand héroïsme qui soulève est avant tout un renoncement dans un égoïsme supérieur, et non l'assouvissement d'une passion naturelle, comme semble l'être la bravoure d'Alban. Surtout cet affolement de la boussole humaine par l'individualisme qui restreint à elle-même une activité faite pour trouver le bonheur dans la subordination à un Dieu transcendant.

Ecrivain de grande classe, Montherlant depuis dix ans se prépare dans l'isolement aux grands ouvrages (1) que semblait promettre la série des premiers romans. Les

(1) Quoiqu'il n'ait pas, depuis longtemps, publié de grande œuvre Montherlant demeure toujours actuel. L'*Écho de Paris* s'avisait récemment d'ouvrir une enquête pour savoir si on pouvait l'appeler le prince de la jeunesse. Lui-même publie dans ce journal ou dans les *Nouvelles Littéraires* des articles qui font penser, et parler d'évolution intellectuelle et de rapprochement des idées chrétiennes. Il en est encore assez loin, mais certaines de ses paroles sont suggestives. Par exemple la conclusion d'un article publié dans les *Nouvelles Littéraires* du 22 Juin 1935 :

« Si nous avons veillé ainsi à notre possession de nous-même, alors viendra une heure où, tout ayant été perdu autour de nous, nous nous retrouverons intacts; c'est-à-dire que rien ne sera perdu.

De quelque part en bas, le roulement des tambours de la passion arrivera avec une voix sourde, sans plus de bruit que le murmure d'un silence qu'on entendrait; et la confusion du monde, détachée de nous et tombée en arrière, ne sera plus qu'une nébuleuse de mensonges roulant dans la profondeur du passé. Alors l'âme, ayant laissé glisser les contingences comme des vêtements qui glissent, réduite à l'unique nécessaire, et puissante et inébranlable de tout ce qu'elle aura abandonné, sera prête à prendre dans un ordre surnaturel une place que peut-être elle aura conquise en ne la visant pas. Et si cet ordre n'est qu'une illusion, il n'importe. Elle se tiendra devant elle-même, merveilleusement nue et pure et satisfaite de ce qu'elle est ».

De telles lignes sont d'une noblesse incontestable et assez éloignées de la frénésie érotique; il fallait les citer pour montrer que Montherlant, moins que tout autre, ne peut être défini dans une formule. Ce serait une erreur d'y voir une renonciation au passé et un pas vers la vérité. Elles correspondent trop bien à la formule : ne rien rejeter, tout intégrer, pour qu'on y voie autre chose qu'une culture raffinée de la personne humaine, vouée malgré tout à un irrémédiable échec, puisque l'ordre surnaturel n'est qu'illusion et que la personne se pose devant elle-même comme si elle avait en elle-même sa fin.

« *Célibataires* », œuvre dans le genre balzacien que la *Revue des deux Mondes* a publiée en 1934, sont irréprochables au point de vue moral, mais totalement dépouillés d'intérêt véritable.

Le dernier recueil de poèmes philosophiques « *Encore un instant de bonheur* » est tout à fait dans l'inspiration des « *Fontaines du désir* » ; heureusement l'hermétisme du style les préservera de faire du mal à un trop grand nombre de lecteurs.

L'interview accordée à M. Bourget-Pailleron proteste contre l'idée d'une fixation définitive de notre auteur dans un genre ou un autre; il est même possible que nous revoyions de nouveaux romans lyriqnes dans le genre de la série d'Alban de Bricoule. Attendons avec tout l'intérêt que mérite un talent comme celui de Montherlant, mais soyons sur nos gardes : ce qui nous est annoncé ne peut être banal, mais aussi cela risque beaucoup de ressembler aux œuvres précédentes (« *la Relève du Matin* » mise à part), d'être, comme elles, aussi éloigné que possible de la doctrine et de l'esprit chrétiens.

(à suivre)

Florennes. FR. PAPILLON, S. I.